

## *La maison de Claudine et autres écrits de Colette*

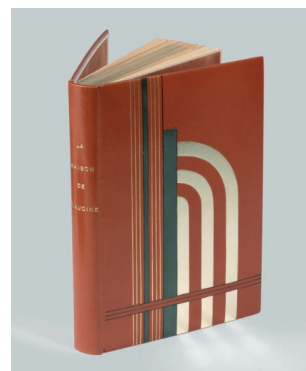
D'abord, rêvons un peu, sans les posséder, sur quelques belles éditions, disponibles au 25 avril 2020 sur Livre Rare Book. Leurs notices sont inspirantes et aussi pleines d'enseignements.

### *La maison de Claudine.*

(Librairie Henri Vignes 2500€)

Paris J. Ferenczi et Fils 1922 1 vol. relié in-12, plein box fauve, dos lisse, plats ornés d'un décor mosaïqué de style Art déco composé de trois fins filets noirs horizontaux que croisent à la verticale deux jeux de triples filets dorés encadrant un listel de box gris anthracite, structure rehaussée d'un listel de box gris anthracite plus large sur lequel viennent s'adosser trois larges listels de maroquin doré, double bordure intérieure de box fauve et crème, doublures et gardes de daim fauve, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, chemise demi-box fauve à bandes, étui bordé (C. et J.-P. Miguet, 1995), 252 pp. Édition originale. Un des 60 exemplaires de tête numérotés sur Japon. Superbe reliure Art déco du couple Miguet.

« Vingt après la parution des *Claudine*, la turbulente enfant de Colette et Willy réapparaît sur la couverture d'un nouvel ouvrage, le premier que Colette publie aux éditions Ferenczi. Mais, ne nous y trompons pas. *Claudine* n'est pour rien dans cette série de textes courts inspirés par l'enfance de l'écrivaine. Ce n'est qu'une ruse éditoriale destinée à susciter la nostalgie et l'intérêt du public. Car «la maison de *Claudine*», c'est bien celle de Colette. Le recueil est composé de trente textes parus pour l'essentiel dans *Le Matin*, dans la rubrique «Contes de mille et un matins», les autres ayant été publiés par *La Revue de Paris*, *Les Écrits nouveaux* et, fait suffisamment rare pour être signalé, *la Nouvelle Revue française*. La critique a abondamment commenté ce retour à l'enfance sur le mode autobiographique et l'apparition, pour la première fois dans une œuvre publiée et sous son nom, de Sido, la mère de Colette, morte dix ans plus tôt en 1912. Est-il pourtant si étonnant qu'un écrivain à l'approche de la cinquantaine éprouve le besoin de se retourner sur son passé?



C'est Bertrand de Jouvenel, alors son jeune amant, enchanté par ses récits – comme le fut Willy en son temps – , qui lui suggéra un voyage à Saint-Sauveur-en-Puisaye... De ce court séjour, dont nous ne saurons rien, sont nés ces textes. Plus que la simple satisfaction d'une demande ou d'une pulsion nostalgique, *La Maison de Claudine* est d'abord l'occasion d'un profond renouvellement des sources d'inspiration de l'œuvre jusqu'alors peuplée de personnages du demi-monde ou de l'envers du music-hall. En faisant revivre Sido, le Capitaine, sa «sœur aux longs cheveux» et ses frères «les sauvages» dans le décor édénique de la maison natale, Colette plonge sa plume dans une source vive où puiser de nouvelles images et un nouvel art de vivre. Les lecteurs seront, dès la parution du livre et bien longtemps après, très sensibles à ce tournant pris par l'écrivaine et plébisciteront désormais ses ouvrages de souvenirs. D'une rare perfection formelle et stylistique, d'une beauté et d'une puissance d'émotion constantes, l'ouvrage mérite de figurer parmi les chefs-d'œuvre de la littérature française et valait bien une reliure aussi luxueuse. (Notice de Frédéric Maget pour le catalogue *Les Colette des Clarac*) ».

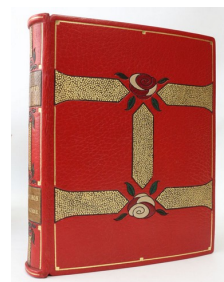
☞ Ce catalogue de 93 numéros est le quatrième sur cinq (resp. 200, 100, 426, 93, 389 numéros) que la librairie Vignes a consacré à l'extraordinaire bibliothèque d'Henri Clarac qu'elle disperse après son décès fin 2017. Dans le sillage de son père Pierre Clarac, ce bibliophile exigeant, vrai amoureux des livres, l'a constituée en séligeant les plus belles éditions et les provenances exceptionnelles, obtenant des envois amicaux d'auteurs contemporains, les confiant aux mains des meilleurs relieurs, les truffant de documents originaux. Dans les années 1990, je l'avais croisé professionnellement, il était juriste à la SNCF, sans connaître sa passion bibliophilique ... la mienne était naissante. Je conserverai, avec son souvenir, un exemplaire de *Bonjour Tristesse* en SP, orné d'un envoi de Françoise Sagan à Madame Simone (1877-1985, actrice et femme de lettres, bru du président Casimir-Périer, amante d'Alain-Fournier), relié par Claude Honnelaître, et une EO de *La Possibilité d'une île*, brochée sous emboîtement, enrichie d'un rare envoi autographe de Michel Houellebecq.

### *La maison de Claudine*

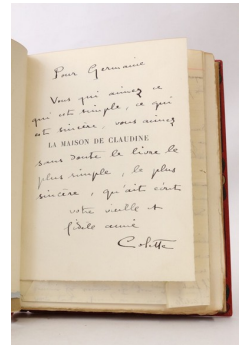
(Librairie Le Feu Follet 2800€)

La cité des livres, Paris 1927, 16,5x21,5cm, relié.

« Nouvelle édition, un des 25 exemplaires hors commerce numérotés sur Hollande, tirage de tête. Reliure en plein maroquin vieux rose, dos lisse orné d'incisions de pièces de maroquin brun, rose et beige représentant des motifs floraux ainsi que de bandes de maroquin couvertes de semis de points d'or, liserés dorés sur les coiffes, plats ornements de deux roses de maroquin grenat et rose clair ainsi que de cinq bandes de maroquin terminées en pointes et couvertes d'un semis de points d'or, gardes et contreplats de tissu brodé de fils d'or ou d'argent et comportant des motifs floraux, encadrement sur les contreplats du même décor que sur les plats, gardes suivantes de papier à la cuve, couvertures et dos conservés, tête dorée sur témoins, filets dorés sur les coupes, élégante reliure typiquement Art Déco.



Envoi autographe signé de Colette sur la page de faux-titre : "Pour Germaine vous qui aimez ce qui est simple, ce qui est sincère, vous aimez sans doute le livre le plus simple, le plus sincère, qu'ait écrit votre vieille et fidèle amie Colette." Notre exemplaire est enrichi d'une lettre autographe signée de trois pages de Colette à Germaine sur papier bleu afin d'enrichir ce bel exemplaire : "dieu merci sans images". Colette sait que son amie bibliophile l'appréciera car "en dehors d'aimer les papiers propres et les beaux caractères, je ne garde les livres que pour leur texte." Colette a également adressé, relié en début de volume, à cette proche bibliophile : "le bout du manuscrit que voici... Il date sauf erreur, de 1912, il est inédit, inachevé, mal fichu, mais c'est là qu'est venu tout le volume, car je cherchais alors à tirer de mon enfance véritable un petit roman d'enfant." Le manuscrit, de trois feuillets signés et datés 1912 postérieurement, comporte cette précision: "Fragment, essai abandonné, d'un roman d'enfant." Enfin, est joint à notre exemplaire, une épreuve en couleurs, sur feuille volante, pour l'en-tête du chapitre VIII possédant cette note autographe de Colette : "Je garderais cette épreuve, si j'étais bibliophile. Mais je ne le suis pas et... vous l'êtes!" »



### La maison de Claudine.

(Librairie Chrétien 600€)

« Paris CENT FEMMES AMIES DU LIVRE 1929 Illustrations de Hélène Perdriat, gravées sur bois par Pierre Bouchet. Paris, 1929, in-8, plats jaspés argent et bleu, éclats d'or, 215 pp., sous étui.

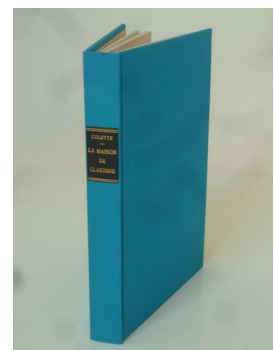
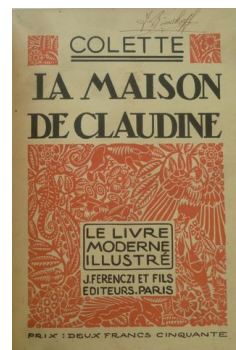
Tirage limité à 130 exemplaires sur papier Japon. Chaque exemplaire est dédié à une personnalité, ici le N°17 à la comtesse Thérèse d'Hinnisdal. Très belles mises en page des illustrations, in-texte, hors-texte, encadrant ce dernier (p. 77-55), ou se répondant page à page (p 136-137). Chaque chapitre présente un cul-de-lampe différent. Infimes usures aux coins de l'étui, infimes salissures à la page de titre. »

Et toujours dans le catalogue *Les Colette des Clarac* (Printemps 2019) de la **Librairie Henri Vignes** :

***La Maison de Claudine***, Paris, Ferenczi, coll « Le livre moderne illustré », 1923, in-8 broché, 190 pp. 50€

« Première édition illustrée, un an après l'originale, comprenant un frontispice, un bandeau et un cul-de-lampe gravés sur bois par C. Serveau à chacun des 29 chapitres. Deuxième édition remaniée et première édition illustrée de *La Maison de Claudine*. Imitant « Le Livre de demain » des éditions Fayard, les frères Ferenczi lancèrent en 1923 « Le Livre moderne illustré ». Cette célèbre collection à bas coût (2,50Fr. pour les premiers titres) et à fort tirage (40000 à 50000 exemplaires), illustrés de bois gravés, était destinée à découvrir un nouveau public, et, pour ce spécialiste de l'édition populaire, à acquérir une nouvelle légitimité en rééditant des textes de grands auteurs. Colette était la pierre angulaire de cette stratégie. Ferenczi voulait être l'éditeur de Colette et pour cela ne ménagea aucun effort. Ainsi, en 1923, il lui offrit de diriger sa propre collection «La Collection Colette», où celle-ci publiera jusqu'en 1925 vingt romans d'auteurs débutants ou confirmés parmi lesquels on retiendra, notamment, *Mes Amis* d'E. Bove, *A la dérive* de P. Soupault ou *Sabbat* d'H. Picard. Après avoir édité *La Maison de Claudine* en 1922, Ferenczi réédite l'ouvrage dans sa nouvelle collection, dont c'est le deuxième numéro (sur près de 400 qui paraîtront jusqu'en 1954). A l'occasion de cette réédition, Colette remanie la composition du recueil, supprime six textes, ceux qui concernaient les bêtes et et étaient sans rapport avec son enfance à Saint-Sauveur-en-Puisaye, au profit de cinq nouveaux textes qui paraissent ici pour la première fois : *La Toutouque*, *Le Manteau de Spahi*, *Printemps passé*, *La Couseuse* et *Noisette creuse*. Si les deux premiers nous ramènent en Puisaye, les trois autres mettent en scène Bel-Gazou, la fille de Colette née en 1913 : "une manière de nous raconter trois générations de sa famille" (Samia Bordji). Par ces choix, le volume gagne en cohérence et semble ainsi plus conforme à l'intention première de Colette, ce qui explique sans doute que cette édition fut souvent reprise et qu'elle demeure encore recherchée. Bibliographie : [Collectif] *Les Publications Ferenczi*, Le Rocambole<sup>2</sup>, n°82, printemps 2018. »

Le mien est comme ce dernier, beaucoup plus modeste, quelques pages un peu tachées, bords effrangés. Je l'ai acheté 6,50€ en 2007 chez un bouquiniste dont j'ai oublié le nom, et, après lecture, je l'ai fait rogner, remettre d'équerre et relier bradel pleine toile d'un joli bleu turquoise, pièce de titre en cuir noir et dorée, par JMC Reliure Dorure, rue de Rochechouart, Paris (Jean-Claude† et Muriel Morlent). Le prix indiqué sur la couverture est *DEUX FRANCS CINQUANTE*, équivalent à 2,30 euros 2007 et 2,65 euros 2019 d'après le convertisseur en ligne de [l'INSEE](http://l'INSEE), moins même si l'édition est très postérieure à 1923.



- 1 Germaine Patat ? Styliste, couturière, liaison de son mari Henry de Jouvenel en 1920, Colette restera son amie, solidarité féminine inspirant *La Seconde* (1929). Elle la compte dans le petit groupe pressenti pour financer un recueil poétique d'Hélène Picard, avec Carco, Goudekot, Léo Marchand, la princesse de Polignac ('Winnie' Singer). Ou Germaine Beaumont (Battendier, 1890-1983) ? Journaliste, écrivain, fille de son amie Annie de Pène († 1918), première lauréate du prix Renaudot (*Piège*, 1930), Colette l'introduit au *Matin*, la reçoit à Rozven, l'appelle mon enfant. Ou Germaine Carco ? Laquelle est bibliophile ? [Moins catégorique que Flaubert](#), Colette ne paraît guère apprécier les illustrations, les «images», et heureusement beaucoup de ses livres auront des éditions illustrées.
- 2 [lerocambole.net](http://lerocambole.net): J-L. Buard y consacre un chapitre à Ferenczi [spécialisé dès 1896 dans l'édition de romans populaires (aventures, sentimental, policier) en séries à bon marché] et Colette : *la tentation du littéraire dans un écrivain populaire (et inversement)*

C'est donc une édition de Ferenczi<sup>3</sup>, datée MCMXXIII sur la page de titre, plusieurs fois rééditée dans la collection populaire 'Le livre moderne illustré' initiée en 1923, illustrée de 62 bois gravés (bandeau ovale et cul-de-lampe pour chacun des 29 chapitres + 3 en pleine page + vignette de titre) de Clément Serveau<sup>4</sup>, qui n'existent pas dans l'édition originale de Ferenczi en 1922. En fait, bien que les numéros n'apparaissent pas, il s'agit du n° 2 (le n° 1 étant le prix Goncourt 1908 *Écrit sur l'eau...* de Francis de Miomandre) de la collection bientôt bimensuelle, en 1928, qui en comptera 366 jusqu'à la mise sous séquestre et 'aryanisation' sous l'occupation en 1941. In-8, constitué de cahiers de 16 pages 143x203 mm, il est imprimé, sans date, « sur les presses de l'imprimerie Henry Maillet, 3 et 3 bis rue de Chatillon à Paris » sur un papier vélin filigrané<sup>5</sup> 'IMPONDERABLE PSM', c'est à dire, après enquête, produit par la Papeterie Pont-Sainte-Maxence dans l'Oise<sup>6</sup>. Mon exemplaire est donc probablement une réimpression postérieure à 1932, malgré la date de couverture. La 'note sur le texte', p1621sq. tome II des *Œuvres* de Colette, La Pléiade 1986, donne moult informations sur les parutions successives de *La Maison de Claudine*, et un tableau synoptique de l'agencement des nouvelles.

- L'édition originale de 1922 ; volume 12x19 cm, 252 pages, imprimé par Gambart, 52 avenue du Maine, Paris. Tirage : 60 Japon, 260 pur fil Lafuma, 75 alfa, tous numérotés à la presse. Elle contient 30 nouvelles.

- La deuxième édition de 1923 : volume 15x21 cm, 191 pages, imprimé par Ramlot, 52 avenue du Maine, Paris et la couverture par Henry Maillet. Pas de mention de papier. C'est la première édition illustrée. Elle comporte 29 nouvelles numérotées I à XXIX. Colette a supprimé les 6 histoires de bêtes et ajouté 5 autres nouvelles en EO (voir notice ci-dessus). Les 3 dernières, précédées par un bois pleine page représentant un paysage arboré en bord de rivière, constituent le cycle de Bel-Gazou. Cette édition sera reprise plusieurs fois jusqu'à la parution de la définitive, et même après pour les éditions bon marché, dont mon exemplaire, qui est, lui, entièrement imprimé par Henry Maillet.

- L'édition 'définitive' de 1930 : volume 12x19, 279 pages, imprimé par l'Imprimerie Moderne à Montrouge, créée par Ferenczi en 1927. Tirage: 500 exemplaires numérotés sur vélin bibliophile. Non illustrée. Elle regroupe les 35 nouvelles en en déplaçant certaines.

- L'édition du Fleuron de 1949 dans les *Œuvres Complètes* (1948-50, maison d'édition fondée par Maurice Goudekot associé à Flammarion), la dernière revue par Colette, à partir de la 'définitive' avec laquelle elle présente d'abondantes « variantes significatives », « même si l'on peut constater, ici et là, qu'elle n'a pas toujours bénéficié d'une attention minutieuse ». Elle est retenue par La Pléiade, en mentionnant les variantes, avec en appendice, une émouvante préface commune à *La Maison de Claudine* et *Sido*.

« Sept années s'écoulent, consacrées à des travaux divers, entre *La Maison de Claudine* et *Sido*. A m'en souvenir, il ne me semble pas qu'elles m'aient paru très longues. C'est que laissant et reprenant sous forme de nouvelles brèves, *La Maison de Claudine* puis *Sido*, je n'ai pas quitté un personnage qui peu à peu s'est imposé à tout le reste de mon œuvre : celui de ma mère. Il n'a pas fini de me hanter. Les motifs d'une telle présence ne manquent pas : un écrivain, si son existence se prolonge, se tourne pour finir vers son passé, pour le maudire ou pour s'en délecter. J'ai été une enfant pauvre et heureuse comme beaucoup d'enfants qui pour toucher une vive sorte de bonheur, n'ont besoin ni de l'argent ni du confort. Mais ma félicité eut un autre secret, moins banal : la présence de celle qui, au lieu de trouver dans la mort un chemin pour s'éloigner, se fait mieux connaître à mesure que je vieilliss. Son prénom abrégé brille, depuis *Sido*, dans tous mes souvenirs. *La Naissance du Jour* me servit à glorifier ses lettres, à m'en enorgueillir. *L'Étoile Vesper* lui réclame parfois un appoint de jeunesse – mais mon rire de septuagénaire est moins gai, par exemple, que l'humeur de "Sido" tournant en dérision les petites tombes de fonte argentées et de perles et leurs épitaphes villageoises<sup>7</sup> ...

Il n'est pas dit que j'aie mis un point final à ses portraits. Il n'est pas dit que j'aie découvert tout ce qu'elle déposa en moi. Je m'y mets tard. Mais par où pourrais-je mieux finir. »

3 Le long article de Jean-Michel Galland, « Les gravures sur bois des collections Fayard (*Le Livre de demain*) et Ferenczi (*Le Livre moderne illustré*) », *Nouvelles de l'estampe*, 254|2016, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 25 avril 2020. URL: <http://journals.openedition.org/estampe/540> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/estampe.540>, donne un maximum d'informations sur cette époque de l'édition illustrée pour grand public avec des bois gravés reproduits en fac-similés métalliques par galvanoplastie, pour être ensuite intégrés aux « clichés » typographiques des textes. Ce ne sont évidemment pas les pratiques de l'édition de luxe.

4 Directeur artistique dès 1919 chez Ferenczi, artiste déjà connu, Clément Serveau (1886-1972), médaille d'or aux expositions internationales de 1925 et de 1937, œuvra dans les années 1920-1970 en peinture, gravure, conception de billets de banque et de timbres ainsi que dans l'art de la fresque qu'il enseigna à l'École des Beaux-Arts de Paris dans les années 1930. Il a conçu la couverture monochrome – ici en orangé, luxuriante à motifs fleuris et animaliers – de la collection dont il illustra aussi 78 numéros.

5 ... me fait remarquer mon épouse qui jadis avait lu à la suite les 4 tomes de La Pléiade et vient de relire l'ouvrage avec délices.

6 Cette papeterie a été fondée en 1932, s'installant entre l'Oise et la voie ferrée de Creil à Compiègne. Triste histoire du démantèlement de la papeterie française, PSM avait été vendue par Modo en 2000 à la société papetière finlandaise M-Real (actuellement Metsä Board), qui la revendit en 2006 au holding d'investissement Drachenfeldssee GmbH de Christoph Knacke. En 2008, malgré les luttes des 220 ouvriers, qui produisaient 120 000T de papier recyclé ou sans chlore pour 65M€ de CA, la liquidation judiciaire était prononcée, et Knacke mis en examen pour malversations. <https://www.usinenouvelle.com/article/la-papeterie-psm>. Le site fut repris par PAPREC en 2008, pour en faire un centre pilote du tri et du traitement des déchets, en particulier électroniques. Depuis son démarrage en 2011, ce centre a connu plusieurs incendies d'entrepôts (mai 2016, avril 2018, novembre 2019) sans victimes ni incidences sur l'activité. Cette petite enquête à partir d'un filigrane est le point de départ de la rédaction de tout cet article sur Colette.

7 *Épitaphes*, chapitre XI de toutes les éditions, qui parle avant tout de la marotte funéraire de son frère quand il avait 13 ans, elle 7.

Si Colette, trop affairée et amoureuse de Henry de Jouvenel, 'Sido', qu'elle épousa 3 mois plus tard, n'assista pas aux obsèques de sa mère, rappelons que le manuscrit autographe de *Sido* (fonds Colette de la BNF), à l'encre noire sur Japon filigrané vert pâle puis bleu, a été relié « dans une robe de Sido en toile bleue brodée d'épis blancs stylisés, et inséré dans une chemise en demi-marouquin bleu nuit doublée de peau avec étui: signé Huser » ( Note page 1466, Tome III La Pléiade), robe décrite ainsi par Colette en page de garde :

« C'était une robe d'été, en toile de lin d'un bleu doux. En regardant l'envers de l'étoffe, on avait la surprise de le voir d'un ton vif. Seuls les soleils de plusieurs saisons répondaient de son heureux pâlissement. Elle datait, je pense, de 1860 environ. / Cinquante cinq centimètres de tour de taille et une grande jupe épanouie, brodée de blanc. "C'est un chiffon, disait Sido. Cela ne peut plus servir à rien. J'en tirerai bien une paire de manches, qui protégeront celles de ma robe quand je laverai la chienne ou que je pétrirai la pâte à tarte ..." / Mais la robe bleue retournait entière, au tiroir. Je ne me repens pas d'y avoir porté les ciseaux, puisque d'un bleu doux, et ramagée de blanc, elle habille encore et toujours ma très chère "Sido" / COLETTE »

Libre à nous d'en trouver aussi un écho inversé à son père, le doux et insouciant capitaine Colette, dans la nouvelle délicieusement drôle introduite dans l'édition 1923, chapitre XX, *Le Manteau de Spahi*, « rouge, et de drap fin », mais finalement mangé aux mites malgré les efforts de préservation de Sido, et qu'il réduit et transforme dans le secret de « son antre » en « un ravissant essuie-plumes ».

Ce sont tous ces souvenirs d'une enfance heureuse que rassemble et magnifie avec humour et émotion l'écrivain quinquagénaire enfin bien établie dans son art, libérée de l'emprise de son premier mari Willy (encore qu'en couverture de l'EO paraisse "Colette (Colette Willy)"), mais embarrassée de sa maternité tardive qui la fait abandonner sa fille à Miss Draper et au pensionnat, tandis que son couple avec Henry se dissout fin 1923, elle même entretenant une relation amoureuse avec son fils Bertrand, qu'elle transmutera dans *Le Blé en herbe*.



Pour la 100ème de *Chéri* au Théâtre Michel, le 28 février 1922, Colette (1873-1954) tient exceptionnellement le rôle de Léa. (*Album Colette*, La Pléiade 1984)  
Autour d'elle : Sido (1835-1912), le capitaine Colette (1829-1905), Colette à 10 ans, Henry de Jouvenel (1876-1935), Bertrand (1903-1987), Colette (Bel-Gazou, 1913-1981)

De nombreuses autres éditions suivent à partir de 1923, certaines illustrées. Mais l'ensemble avait été précédé par la parution en préoriginales des 35 nouvelles dans *Le Matin*, sous la rubrique des "Contes des mille et un matins", *La Revue de Paris* (4), *Les Écrits Nouveaux* (1), *La Nouvelle Revue Française* (1), entre le 15 octobre 1921 et le 7 avril 1923, les 5 dernières publiées étant les 5 ajoutées à l'édition 1923 (voir la notice ci-dessus).

Ma bibliothèque contient d'autres livres de Colette, classés par date d'impression, et non de première parution.

R	COLETTE WILLY	LES VRILLES DE LA VIGNE	ill. Georges Bonnet		EO	ED. LA VIE PARISIENNE s.d. (1908)	reliure janséniste plein marouquin fauve, doublure et gardes daim brun, signée A. Bourdet.	2020
B	COLETTE WILLY	CLAUDINE A L'ECOLE	ill. Chas-Laborde (Charpentier)	Vélin teinté de Rives pur fil	327/1100/1202	H JONQUIERES 1925		2008
B->R	COLETTE	LA NAISSANCE DU JOUR		Vergé pur fil Lafuma	EO/474/500/800	E FLAMMARION 1928	reliure 1/2 chagrin bleu nuit par JMC	2007
F->R	COLETTE/MEHEUT	REGARDE	ill. Mathurin Meheut 19 compositions (Saudé)	Vélin de Vidalon	EO 396/700/750	JG DESCHAMPS 1929	reliure mosaïquée à plats rapportés, chèvre Breteuil azur, orange, jaune, papier B. Chardome, signée C. Lutz	2016
B->R	COLETTE	LA MAISON DE CLAUDINE	ill. Clément Serveau, 62 bois gravés			J FERENCZI 1923	impression postérieure à 1932 ? reliure toile turquoise par JMC	2007
F	COLETTE	LA CHATTE	ill. Jean Mercier 30 lithos (Berthelot)	Vélin d'Arches	263/650/688	ARTHEME FAYARD 1945	chemise et étui	2008
B->R	COLETTE	L'ETOILE VESPER			EO/SP	MILIEU DU MONDE 1946	envoi à Thierry Maulnier reliure toile turquoise par JMC	2007
F	COLETTE/DUFY	POUR UN HERBIER	ill. Raoul Dufy 13 aquarelles 14 dessins (Jacomet)	Grand Vélin d'Arches	107/241/366	MERMOD 1951	chemise et étui	2016
R	COLETTE	LA TREILLE MUSCATE	ill. Dunoyer de Segonzac 12 aquarelles et dessins		423/4000	MERMOD 1956	reliure 1/2 marouquin rouge - 1/2 peau beige, étui, signée M.M. Destoumieux établi et annoté par M Pichois et R Forbin, préface de Maurice Goudekot	2008
B	COLETTE	LETRES AU PETIT CORSAIRE	photos	Vélin alfa Madeleine	XXII/XXV/210	FLAMMARION 1963		2008

Passons les en revue en commençant par la fin du tableau.

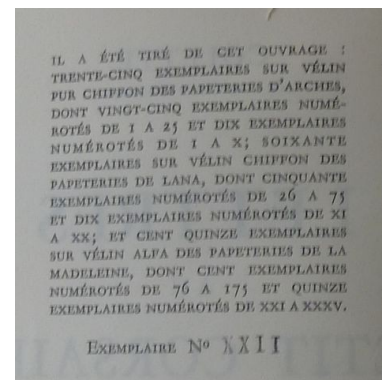
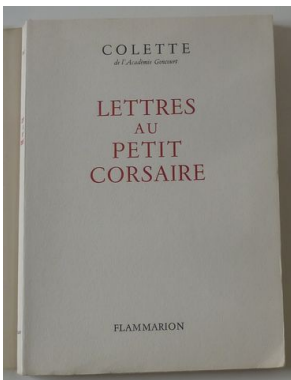
**Colette, de l'Académie Goncourt. *Lettres au petit corsaire*.** Flammarion 1963. In-8, broché, 151x212x15mm, 153 pages, 8 planches hors-texte de photos noir et blanc. EO de 210 exemplaires, numérotés alternativement en chiffres arabes et romains, le mien (n° XXII) sur vélin alfa des papeteries de la Madeleine, après 35 sur vélin d'Arches et 60 sur vélin chiffon des papeteries de Lana. Imprimerie Lahure, Paris, janvier 1963. Texte établi et annoté par Claude Pichois [directeur de l'édition La Pléiade 1984-2001] et Roberte Forbin. Préface de Maurice Goudekot.

Il assemble les lettres de Colette (le 1er billet, daté du 26 mars 1932, demande le nom d'une fleur pour le «jardin de Saint-Tropez») à son amie Renée Hamon qui les avait conservées «dans sa case» (celles de Renée sont perdues) et des extraits du *Journal* où celle-ci raconte ses rencontres avec son aînée. Il est doublement posthume, Renée étant morte en 1943 à 46 ans et Colette en 1954 à 81 ans. Dans sa préface, Maurice Goudekot (1889-1977), dernier mari depuis 1935<sup>8</sup>, amant depuis 1925, raconte avec douceur et sensibilité la naissance et la croissance de cette amitié avec la petite bretonne avide d'aventures exotiques et maritimes et conclut :

« Le respect, devant toute chose créée comme devant l'inconnu, était dans sa [Colette] nature, et aussi la ferveur. Respect, ferveur amicale, soif de porter aide, imprègnent le petit recueil de lettres que voici. En même temps qu'il fournit des lumières sur son auteur, il éclaire une brève et touchante existence, où le sourire se mêle aux larmes, comme dans un roman d'aventures rose et noir. »

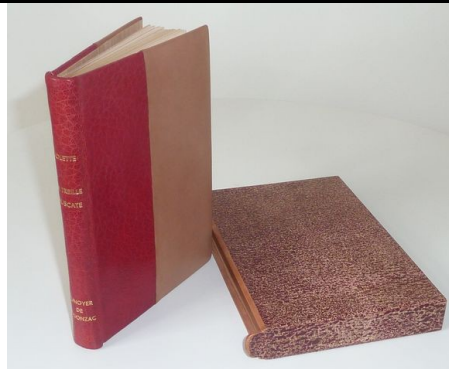
Autre préface incluse, celle de Colette pour la parution, en janvier 1940, de *Aux Îles de lumière* (Flammarion), récit du long séjour en Polynésie de Renée, que Colette l'avait poussée à écrire... et le regrettait ainsi :

« Son destin est de voyager sur la mer, d'aboutir à la terre pour reprendre la mer. Sa dure tête de Bretonne a besoin de se polir sous le vent, et nul souffle salé n'excède la capacité de ses petits poumons, qui ne se résignent pas à l'atmosphère minéralisée de Paris. Briquer le pont d'un bateau, cuire le riz aux antipodes, le poisson sous toutes les latitudes, dormir sur la terre calédonienne à côté d'une bicyclette d'occasion, faire amitié, chastement, à Tahiti, avec des jeunes femmes sans venin ni vertu, de beaux indigènes qui n'ont d'autre lumière dans l'âme que celle d'une poésie sombre, limitée et douce; sacrer et jurer de pitié en voyant dépérir le demeurant des races qui furent belles et que l'on abandonne à leurs maux, mendier pour elles bateau-secours, remèdes, soins médicaux, les obtenir, s'en réjouir jusqu'aux larmes; puis retomber dans le silence, le vagabondage, le poignant bonheur de l'isolé, mettre ses pas dans la trace des pas, à peine effacés, de Gauguin, – voilà la vocation de Renée Hamon, et certes les éléments de son bonheur. Pourquoi ne l'ai-je pas laissée à ce qui la contente ? »



**Colette. *La Treille muscate*.** Mermod, Lausanne, 1956. 126x172 mm relié, 109 pages. 12 aquarelles et dessins de Dunoyer de Segonzac. N° 423/4000 imprimés par Alfred Kundig, Genève, en octobre 1956. Reliure ½ maroquin rouge - ½ peau beige, gardes façon bois clair, tête dorée, sous étui papier grenu grenat et beige clair pailleté d'or, signée M.M. Destoumieux.

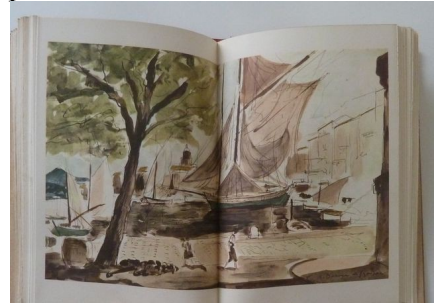
Ce joli petit livre est une édition séparée et tardive par Mermod de l'une des pièces du recueil *Prisons et Paradis*, dont l'EO chez Ferenczi remonte à 1932, regroupant, comme souvent, des textes parus d'abord dans diverses revues. Dès 1932, *La Treille Muscate* seule faisait l'objet d'une édition séparée de luxe, composée alors de 6 textes, en un in-4 de 89 pages, tiré à 150 exemplaires et 15 HC, sur Hollande Van Gelder, certains avec suites, imprimé par Aimé Jourde pour le texte et Vernant pour les 36 eaux fortes de André Dunoyer de Segonzac.



<sup>8</sup> Pour pouvoir partager la même cabine [!] lors de la traversée inaugurale du *Normandie* vers New-York et faciliter le séjour, Colette étant invitée comme 'reporter' du *Journal*. Le paquebot conquiert le ruban bleu (4j 3h 2mn, presque 14h de moins que le *Rex* italien en 1933, à 30 nœuds de moyenne). Elle déshériterait en partie sa fille Colette Renée, 'Bel-Gazou', à son profit !

C'est fin 1925 que Colette arrive à Saint-Tropez à l'invitation de Maurice Goudekot; elle achète en juillet suivant une petite villa provençale, 'Tamaris-les-Pins', face à la baie des Canebières, entourée de vignes en friches, qu'elle rebaptise 'La Treille Muscate'. Elle l'aménage en 1926, l'étend un peu d'un salon et d'un patio « chambre à dormir dehors », et surtout jardine fleurs et légumes provençaux et se découvre des dons de sourcière; elle y commence *La Naissance du Jour*, et se lie d'amitié avec son voisin troyen Dunoyer de Segonzac (1884-1974) qui illustrera plusieurs de ses livres. Parmi toutes ses activités, déplacements et multiples résidences (dont 4 ans à l'hôtel Claridge), elle y séjourne assez souvent, et y régale Carco ou Kessel. Quand l'ambiance touristique troyenne lui pèse trop, elle la revend à l'acteur Charles Vanel en juin 1939. Mon édition regroupe 7 textes : *Première treille muscate*, *Voyages*, *Vins*, *Le poisson au coup de pied*, *Fleurs*, *Seconde treille muscate*, *Midi sévère*. Elle y décrit avec lyrisme et sensualité le jardin, les fleurs, les chats, les vins, les couleurs, les ciels, la lumière, les bonheurs de la nature et de la simplicité.

« Elle est loin l'époque où je vouais à ma Bourgogne natale un culte exclusif. La Puisaye, l'Yonne, Auxerre, Dijon tout imprégné de noblesse vinicole, je ne jurais que par ces lieux révérents. Avec la maturité, les plus impétueux atavismes se révèlent: qu'un doigt me pousse, et je roule sur la pente, vers le "bas" de la France, vers une Provence et une Italie paternelles, vers une mer qui amena, au début du dernier siècle, colorés de sang colonial, le cheveu frisé et l'ongle irisé de mauve comme un coquillage, les récoltants de cacao d'où sortit ma mère. Il n'est de départs que vers le soleil. Il n'est de voyages qu'au devant d'une lumière accrue; c'est d'avoir obtenu de la vieillesse le seul répit qu'elle puisse donner, que de s'arrêter – encore un instant, encore un instant – sous un ciel où le temps, suspendu et rêveur au haut d'un azur immobile, nous oublie ... » *Voyages*.



**Colette. *Pour un herbier*.** Mermod, Lausanne, 1951. Grand in-4, 250x330mm, en feuilles, 95 pages, couverture illustrée rempliée sous double emboîtement. 13 aquarelles pleine-page et 14 dessins à la mine de plomb in-texte de Raoul Dufy, reproduits par Daniel Jacomet<sup>9</sup>. Imprimé par La Ruche, Paris, 31 mars 1951, sur Grand Vélin d'Arches, à 241 exemplaires (dont 6 avec aquarelle originale) numérotés en chiffres arabes, le mien n° 107, plus CXXV exemplaires réservés.



L'EO du texte, achevée d'imprimer en octobre 1948, est un in-16 (170x125mm) de 125 pages, non illustrée, hormis une gravure au trait et un portrait de Colette par Ferdinand Humbert. Elle a été tirée par Mermod, n° 43 de sa collection 'Le Bouquet', à 5000 exemplaires numérotés plus 60 sur Chine. Henry-Louis Mermod avait proposé à Colette, rapporte Maurice Goudekot dans *Près de Colette* (1956):

« Je vous enverrai, une ou deux fois par semaine, des fleurs pendant un an ou davantage. Lorsque cela vous chantera, vous tracerez le portrait d'une de ces fleurs. Et puis nous ferons un petit volume. »

C'est Harris, rue Cambon, qui lui livra les bouquets, d'autres provenant de sa fille ou de visiteurs, et Colette se prit au jeu « ... avec transport. Le petit livre, délicieux, reflète l'euphorie qui l'a dicté. » ajoute Goudekot. Et de fait, ces 22 portraits miniatures de fleurs, fantasques et précieux, sont charmants, et les magnifiques aquarelles de Dufy, plus ou moins en rapport, font de l'édition illustrée une merveille, que Colette demandait souvent à revoir. Le projet d'une coopération avec Raoul Dufy (1877-1953) remontait en fait à 1946, mais avait été différé à cause de la polyarthrite rhumatoïde du peintre.

<sup>9</sup> Le 'procédé Jacomet' combine la phototypie (sensibilisation par un négatif d'une couche de gélatine bichromatée sur dalle de verre pour impression), le coloris au pochoir en zinc et divers tours de main afin de reproduire en fac-similé toutes sortes de documents manuscrits ou peints. Le résultat de toutes ces manipulations minutieuses est stupéfiant, « d'une fidélité sans égale ». L'atelier fondé par Daniel Jacomet (1894-1966) est toujours actif. [http://danieljacometimprimeur.com/?page\\_id=31](http://danieljacometimprimeur.com/?page_id=31)

« Au dessous de ma fenêtre, entre les flaques d'eau, les pigeons baigneurs, les gazons coiffés à la Bressant, les althéas taillés en pelotes et les balisiers, nous avons des rosiers âgés et florifères, ils ne sont morts ni des guerres, ni des gelées. Ils n'ont jamais manqué de fleurir, de refleurir, et de fleurir encore une fois avant Novembre. Ils désarment même les enfants du premier arrondissement, connus pour leur férocité. L'un des arbustes porte, de par une singularité de greffage, des roses mi-parties jaunes, mi-parties rouges. Double et redoublé, un autre rosier souffre accable son tuteur d'une richesse... Une richesse ... Comment vous dire ... Ces roses du Palais-Royal, ces vieux rosiers prodigieux, par quels mots dépêcher, jusqu'au parc genevois des Eaux-Vives que j'ai contemplé dans sa gloire, un message, une description qui rendrait jalouse la roseraie suisse ? Roses sur tiges, le bouton clos comme un œuf, puis inopinément ouvertes, roses qu'éveillent au centre de Paris l'arc-en-ciel prisonnier du jet d'eau, je cherche à quoi vous comparer, en quel éden cueillir les fleurs qui vous vaillent... Je crois que j'ai trouvé. Vous êtes presque aussi belles que les roses torrentielles qui comblent un tout petit enclos de garde-barrière, couvrent une maisonnette de jardinier, treillagent le mur de la rustique auberge, ici, là, ailleurs, partout où elles montrent ce que peuvent, pour notre émerveillement, la rencontre de juin, du hasard, du beau temps, la solitude d'une jeune-fille, la main d'un vieil homme rêveur et son bienveillant sécateur... »



**Colette, de l'Académie Goncourt. *L'Étoile Vesper – Souvenirs*. Éditions du Milieu du Monde, Genève, Paris, Montréal, ©1946. BAT le 3 novembre 1946 à l'Imprimerie Centrale de Lausanne pour 22891 exemplaires. Couverture crème imprimée noir et rouge. SP sur papier courant, après 306 numérotés en EO, dont 6 sur Vélin Johannot filigrané, surfin blanc pur chiffon, 16 sur Vergé de Montval, 24 sur Vergé pur fil et 260 sur volumineux blanc spécial, certains HC. Envoi autographe à la plume « à Thierry Maulnier/avec un grand signe/d'amitié par dessus/le lac/Colette ». Reliure par JMC pleine toile turquoise, 122x185x22mm relié, pièce de titre cuir noir et dorée.**

Thierry Maulnier (Jacques Talagrand, 1909-1988), est un intellectuel de droite ultra, impliqué dans la propagande de la Révolution Nationale, écrivain et journaliste, élu à l'Académie Française en 1964. Il écrit, entre autres une *Introduction à Colette* (Ed. La Palme, 68 pages) en 1954, où il s'interrogeait ainsi :

« Y-a-t-il jamais eu un écrivain à qui l'univers offrit un pareil trésor de dessins, de couleurs, de sons, de saveurs et d'effluves, et qui disposât, pour les traduire en mots sur la page blanche, d'un langage aux ressources aussi étendues ? »

Le texte est d'abord publié dans le tout nouveau magazine *Elle* en 1945, puis *L'Étoile Vesper* paraît fin mars 1947 et Colette l'enregistre sur disque ; du 25 avril au 22 juin, elle séjourne à l'hôtel Richemond de Genève, aujourd'hui un palace 5 étoiles, pour faire soigner son arthrite par le docteur Menkès. Le lac du bref envoi est donc le Léman genevois, Maulnier demeurait-il en face, de l'autre côté du jet d'eau ?

« Si Dieu me prête vie et santé l'an prochain, gardez moi chez vous mon petit balcon ensoleillé couvert d'oiseaux, mon horizon de lac et de verdure, – gardez-moi surtout les bienfaits de votre présence si délicatement agissante, – gardez-moi mes vacances du Richemond » écrivait-elle dans le Livre d'Or.

Colette, au soir de sa vie, nous emmène 'à sauts et à gambades' dans ses souvenirs, sans souci de thématique ni de chronologie, mais les manuscrits montrent qu'elle a beaucoup travaillé à les réorganiser, réemployant aussi des textes antérieurs, et à les mettre en forme. La critique l'apprécia unanimement, et Thierry Maulnier le compara au *Faust* de Valéry et au *Thésée* de Gide, prix Nobel 1947, parus à la même époque :

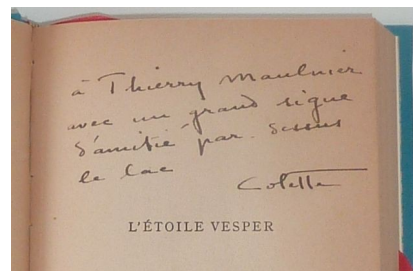
« Il y a dans la conscience même de leur fragilité [des instants] leur principe d'exaltation, et aussi le secret de cette liberté admirable qui fait que Colette accueille avec une parfaite équanimité le malheur lui-même ... » *Hommes et mondes*, 1947.

Elle commence par évoquer son infirmité à laquelle elle s'accoutume, et le souci de « son compagnon », nous partageons son angoisse lorsqu'il fut arrêté, la résistance du petit monde du Palais-Royal, retrouvons des êtres chers et aussi des animaux disparus, ses œuvres récapitulées, revivons des instants charmants et la maternité tardive, percutant les activités théâtrales, traitée avec ironie : « Vers la fin j'avais l'air d'un rat qui traîne un œuf volé », Elle fait allusion aux deux petits tubes de poison restés scellés depuis trente-quatre ans, admire George Sand :

« Puissamment, elle agença pêle-mêle son travail, ses chagrins guérissables et ses félicités limitées. Je n'aurais pas su en faire autant, et là où elle pensait à la grange pleine je me suis attardée à regarder la verte feuille du blé. »

brode sur sa passion tardive pour la tapisserie, métaphore aussi de son écriture (Montaigne, lui, parlait de marqueterie « mal jointe » in *Essais* III,9). Le finale, *l'explicit*, est tout empreint de stoïcisme et de lucidité ;

« Avant de toucher le but, je m'exerce. Je ne sais pas encore quand je réussirai à ne pas écrire ; l'obsession, l'obligation sont vieilles d'un demi-siècle. [...] Un esprit fatigué continue au fond de moi sa recherche de gourmet, veut un mot meilleur, et meilleur que meilleur.[...] Toute ma vie, je me suis donné beaucoup de peine pour des inconnus. C'est qu'en me lisant, ils m'aimaient tout à coup, et parfois ils me le disaient. Évidemment je ne compte pas sur un ouvrage de tapisserie pour les conquérir désormais ... Comme il est difficile de mettre un terme à soi-même ... S'il ne faut qu'essayer, c'est dit, j'essaie. Sur une route sonore s'accorde, puis se désaccorde pour s'accorder encore, le trot de deux chevaux attelés en paire. Guidés par la même main, plume et aiguille, habitude du travail et sage envie d'y mettre fin lient amitié, se séparent, se réconcilient ... Mes lents coursiers, tâchez à aller de compagnie, je vois le bout de la route. »



**Colette, de l'Académie Goncourt<sup>10</sup>. *La Chatte*.** Librairie Arthème Fayard, Paris, 1945. Non broché, 25 cahiers de 8 pages, 19,5x25x3cm, sous chemise illustrée et double emboîtement beige clair. Achevé d'imprimer en juin 1945 dans les ateliers de l'Imprimerie Kapp. Illustré de 31 lithographies originales (chemise, frontispice, titre, 18 pleine page, 8 bandeaux et 2 culs-de-lampe) de Jean A. Mercier, tirées sur les presses à bras d'Edmond Dejobert, et coloriées au pochoir par Berthelot. Exemplaire n° 263/650 sur Vélín d'Arches, après 8 Japon et 15 Hollande Van Gelder avec état définitif et suites des lithographies, et avant 15 HC sur Alfa supérieur des papeteries Outhenin-Chalandre.

L'EO de ce court roman était parue en 1933 chez Grasset, collection 'Pour mon plaisir', in-12 ou in-16 de 207 pages, des presses de l'Imprimerie Moderne de Montrouge, après parution en feuilleton dans *Marianne*. A cette époque Colette partageait sa vie avec la chatte des Chartreux achetée en 1926 et nommée «La Chatte», avec un C majuscule, citée en majesté dans *La Treille Muscate*. Morte en 1939 – Colette l'apprend au 'petit corsaire' par lettre du 22 février, « on n'en parlera plus », elle y revient cependant le 20 mars en annonçant la mort de la chienne bouledogue Souci, un dimanche 19 elle aussi – elle fut « La Chatte dernière ». Colette ne la remplaça pas, se contentant dès lors de caresser les chats anonymes qui fréquentaient les jardins du Palais-Royal.

Jean-Adrien Mercier (1899-1995), né à Angers<sup>11</sup>, est peintre, affichiste de cinéma ou commercial, illustrateur, décorateur. Pratiquant toutes les techniques artistiques, il « pense en couleurs » selon son ami Valotaire.



Cet original chef d'œuvre de psychologie met en scène un triangle amoureux : Camille, Alain et la chatte Saha :

« Le soleil jouait sur son pelage de chatte des Chartreux, mauve et bleuâtre comme la gorge des ramiers » (p36-37)

C'est une tragédie de la rivalité vivement menée en 3 actes. Le premier: l'amour des deux jeunes gens bien différents (lui habite une maison avec jardin du 'vieux Neuilly' impérial, elle un appartement prêté avec terrasse d'un haut immeuble moderne du 'nouveau Neuilly', le 'Quart-de-Brie'), leur mariage, une vie en couple qui commence; le deuxième: la sourde aliénation de leur union, l'indolence d'Alain, la jalousie de sa jeune épouse, qui culmine dans le crime qu'elle commet contre la chatte préférée (p136); le troisième : la séparation fatale des deux époux, et le retour du jeune homme dans son jardin d'enfance, royaume des mères aimantes et de la chatte exclusive et silencieuse, homme et bête échangeant mystérieusement leurs rôles un instant:

« Elle s'arrêta court, eut un élan comme pour retourner sur ses pas. Mais elle ne balança qu'un moment et s'éloigna plus vite. Car si Saha, aux aguets, suivait humainement le départ de Camille, Alain, à demi couché, jouait, d'une paume adroite et creusée en patte, avec les premiers marrons d'août, verts et hérissés. » (explicit p196)

Résumons les caractéristiques, largement décrites ci-dessus, de mon exemplaire de *La Maison de Claudine*:

**Colette. *La Maison de Claudine*.** J.Ferenczi et fils, Paris, collection 'Le livre moderne illustré', réédition s.d. (après 1932) de la première datée MCMXXIII, imprimée par Henry Maillet, 3 et 3 bis rue de Chatillon à Paris, sur Vélín filigrané 'Impondérable' de la papeterie de Pont-Sainte-Maxence. 191 pages. Couverture luxuriante à motifs fleuris et animaliers teintée orangé et 62 bois gravés (bandeau ovale et cul-de lampe pour chacun des 29 chapitres + 3 en pleine page + vignette de titre) de Clément Serveau. Reliure bradel pleine toile bleu turquoise, pièce de titre en cuir noir et dorée, par JMC Reliure Dorure (Jean-Claude† et Muriel Morlent). 144x205x23 mm.

Rappelons d'emblée que le titre a été imposé à Colette par Ferenczi, dont elle venait de rejoindre la maison d'édition, afin de garantir un bon tirage au livre, avec succès semble-t-il; mais il est trompeur: ce livre participe aux vraies mémoires de Colette, alors que les *Claudine* relevaient largement de l'affabulation. Colette signe ici pour la première fois de son nom seul, à partir de 1923, Colette Willy entre parenthèses dans l'EO de 1922.

10 Colette vient d'être élue à l'unanimité le 2 mai, et elle participe le 2 juillet à la délibération attribuant le prix à Jean-Louis Bory pour *Mon village à l'heure allemande*. Elle fait de Maurice Goudekot son légataire universel le 17 juillet, et met le point final à *L'Étoile Vesper* le 2 octobre. Les 6 et 8 août : Hiroshima et Nagasaki.

11 Voir les Archives Municipales d'Angers, [ici](#), [là](#) et [là](#). Datées de 1944 sur le frontispice, les illustrations sont qualifiées de lithographies dans la page de titre et l'achevé d'imprimer, mais *Petit déjeuner sous la tonnelle* (2è à gauche ci-dessus) dont l'original est aux Archives d'Angers est qualifié par elles d'aquarelle, technique préférée de Mercier. On doit supposer un dessin au trait en lithographie tirée à la presse, ensuite aquarellée, les couleurs étant enfin reproduites au pochoir, sur la feuille de 4 pages recto et 4 verso de 40x50cm environ, toujours en page impaire (sauf frontispice), son verso n'étant pas imprimé.



Voici les 29 bandeaux ovales gravés par Clément Serveau<sup>12</sup> en 1923, et les titres des nouvelles.



12 Illustration expressive et variée, avec toutefois deux remarques: elle ne montre pas d'êtres humains, ce qui lui confère, surtout vue d'ensemble, une atmosphère mélancolique de monde déserté, ou révolu, un peu décalée par rapport au ton humoristique, tendre et nostalgique des textes, et si elle propose plusieurs animaux, 3 chiens, 2 chevaux, 1 singe, 1 cygne ... et 1 chenille, il n'y a pas un chat ! Dans cette collection, Serveau illustrera *Les Vrilles de la vigne* (1923), *La Seconde* et *La Naissance du jour* (1931), *Ces Plaisirs* (1934), *Prisons et Paradis* (1939), *Chambre d'hôtel* (1946), *Le Képi* (1947), et H. Broutelle *La Lumière retrouvée* (1926), Andrée Sikorska *Le Voyage égoïste* (1930), Colette Pettier *Duo* (1938), Jacques Cura *Gigi* (1952), tous en bois gravés.

Revenons à la couleur, avec un splendide chef-d'œuvre illustrant la faune et la flore bretonnes:

**Colette et Méheut. « Regarde... ».** J.G. Deschamps, Paris, 1929. In-folio « achevé d'imprimer en novembre 1929 sur les presses de l'Imprimerie Nationale, Gilbert Peycelon étant directeur, R. Murat, pressier ». Illustré de 17 compositions en couleurs de Mathurin Méheut (dont 2 courent sur double page), coloriées au pochoir par Jean Saudé. Le mien, l'un des 700 sur Vélin de Vidalon<sup>13</sup> (n°396) après 20 sur Japon et avant XXX de présent. Reliure à plats rapportés pleine chèvre Breteuil azur portant une double étoile de mer orange et citron, dos orange, gardes couleurs en papier térébenthine de Brigitte Chardome, titre à l'or sur le 1er plat, signée C. Lutz. 285x345x12mm.

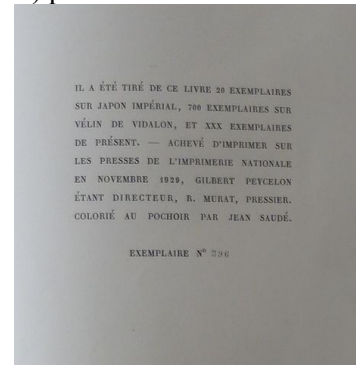
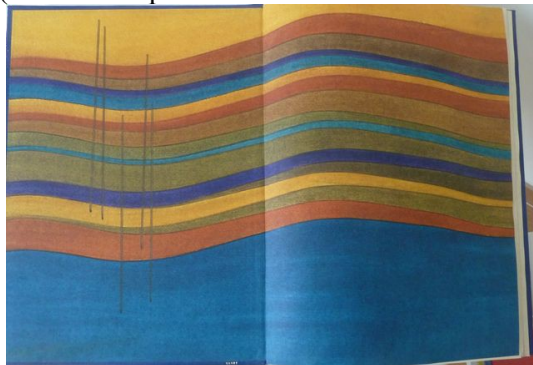
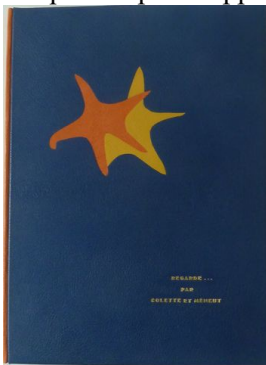


Mathurin Méheut (1882-1958) est un artiste né à Lamballe où un musée lui est consacré, aujourd'hui dans une maison à pans de bois, bientôt agrandi et modernisé dans les haras de la ville. Son univers est varié et très coloré: peintre de marine, voyageur notamment au Japon, illustrateur de livres d'art, peintre de la vie bretonne et de la faune et la flore maritime des côtes de Roscoff<sup>14</sup>, créateur d'assiettes pour Prunier, céramiste, etc. Nous apprécions son trait simple et très efficace, et possédons de lui deux dessins originaux encadrés, deux scènes, l'une japonaise et l'autre bretonne (de façon caractéristique ses personnages tournent toujours le dos au spectateur).

Le projet de coopération avec Colette, Deschamps et Saudé débute en 1927, produisant un feu d'artifice de couleurs, autour des deux textes très brefs (ici 5 et 14 pages illustrées), destinés à la jeunesse sur le thème :  
« Regarder, c'est apprendre ».



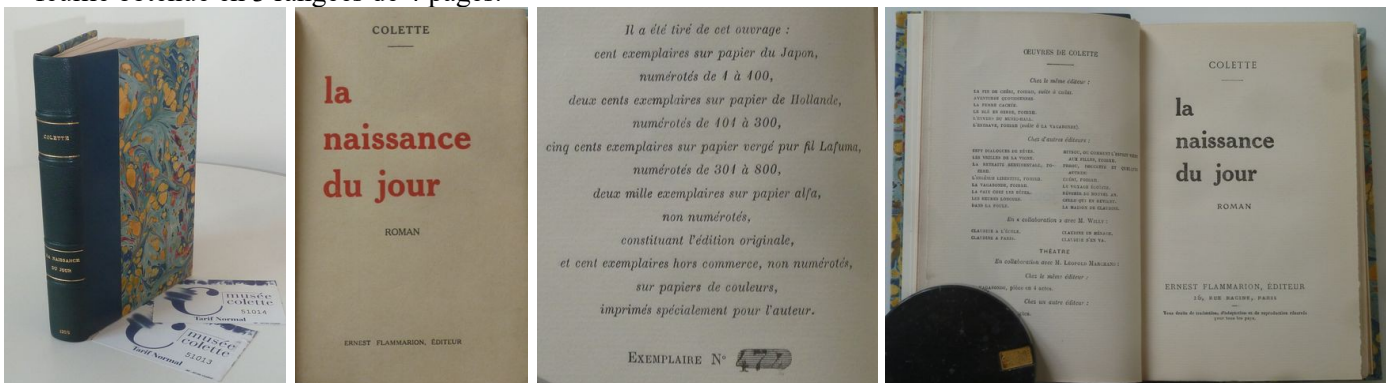
Je souhaitais une reliure sobre mais colorée, en harmonie, pour ce grand ouvrage, et après discussions avec Claire Lutz, à l'enseigne *Émaux et reliures* de Laval, nous avons choisi la solution décrite ci-dessus<sup>15</sup>; la technique des plats rapportés (ils sont indépendants du dos et collés sur les gardes) permet une bonne ouverture.



- 13 Moulin à blé devenu moulin à papier au XV<sup>e</sup> siècle, sur les bords de la Deûme près d'Annonay, le Vidalon a vu arriver au XVIII<sup>e</sup> la famille Mongolfier venue d'Ambert en passant par Beaujeu: Michel et Raymond épousent Françoise et Marguerite Chelles, filles du propriétaire d'alors; leurs descendants perfectionnent le papier vélin (1777), inventent le papier à dessin et y réalisent les premiers tests de ballon à air chaud (14 décembre 1782). L'établissement devient Papeterie Royale (1784), puis passe à la famille de Canson, entrée par alliance dans la précédente. Ils mettent au point le papier calque (1807) et la coloration en pâte des papiers, la caisse aspirante (1824), un nouveau procédé de collage (1827), accueillent Gaspard Maillol et son papier Montval® (1925), ouvrent une filiale à New-York (1926), créent la fameuse pochette Canson® (1947) pour les écoliers, puis Canson-Montgolfier se fond dans Arjomari, futur Arjowiggins (1976). La Manufacture ferme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et devient désormais Pôle entrepreneurial.
- 14 Ma bibliothèque contient sa monumentale *Étude de la mer: faune et flore de la Manche et de l'Océan*, texte de Maurice Pillard-Verneuil (Albert Lévy, nouvelle édition de 1924, la 1<sup>ère</sup> datant de 1913 après un séjour de 2 ans de Méheut à la station de biologie marine de Roscoff), en 2 tomes 28x37cm abondamment et précisément illustrés in et hors texte, en noir et en couleurs, *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti (Calmann Lévy 1936) et *Broderies de Bretagne* de Jean de La Varende (Le Minor 1947)
- 15 Sans incruster une plaque d'émail sur le 1er plat comme pour deux autres livres de ma bibliothèque: *Ubu cocu* de Alfred Jarry, Éditions des Trois Collines, 1944. EO, l'un des 125 sur Vélin du Marais à la forme marqué M et *Scandale aux Abysses* de Céline, Chambriand, 1950. EO n°60/3000 sur Vélin des Papeteries de Savoie après 320 sur Vélin chiffon d'Annonay. Ill. P.M. Renet.

**Colette. *La naissance du jour*.** Ernest Flammarion, Paris, 1928. In-12 imprimé chez E. Grevin à Lagny. 245pp. EO. Le mien, l'un des 500 sur Vergé pur fil Lafuma filigrané (n°474), après 100 sur Japon, 200 sur Hollande, avant 2000 sur alfa non numérotés et 100 HC sur papiers de couleurs pour l'auteur. Reliure ½ chagrin bleu nuit, 4 nerfs sautés, auteur et titre dorés entre filets, date en pied, plats et gardes en papier mat marbré bleu pâle caillouté jaune à ramage, non rogné, couvertures et dos conservés (JMC). 130x190x28mm.

Remarquons tout de suite les signatures toutes les 24 pages mais les pontuseaux verticaux<sup>16</sup>; il s'agit d'un in-12 réel réalisé soit dans une feuille imposée recto et verso en 2 rangées de 6 pages, mais il devrait être plus étroit, soit plus probablement dans une feuille plus grande, préalablement coupée en 2 avant d'imposer chaque ½ feuille obtenue en 3 rangées de 4 pages.



Remarquons aussi dans la liste des œuvres, les guillemets ironiques marquant la «collaboration» avec M. Willy pour les quatre *Claudine*. Ce livre était à l'origine une commande d'un roman par Flammarion. Elle écrit une sorte d'autofiction mêlant deux personnages fictifs, Hélène et Vial, aux personnes réelles: le souvenir de Sido « le vrai écrivain » dont Colette relit et recopie les lettres, elle-même à 55 ans, ses amis Carco, Dunoyer, d'autres dont La Pléiade dresse le répertoire, dans le cadre de La Treille-Muscate. En 1980, à la demande insistante de Colette de Jouvenel, Jacques Demy, d'abord réticent, l'a adapté de façon très fidèle et a tourné un téléfilm sur place, parmi tous ces souvenirs, en apportant cependant quelques modifications de décoration dans son propre style. Danielle Delorme – 30 ans plus tôt interprète de Gigi, Minne puis Mitsou filmée par Jacqueline Audry – joue Colette et lit de larges extraits du roman en voix off, entourée de Dominique Sanda, Jean Sorel et Orane Demazis dans le rôle de Sido. Ce téléfilm peut être visionné sur le [le site de l'INA](http://le site de l'INA).



Dans « la chambre à dormir dehors »



Colette et Vial, autour de la photo de Sido



Colette et Hélène

« Je ne chante pas Vial sur un mode lyrique, je le regrette. Je n'aurai besoin de le grandir que quand je le regretterai moins. [...] il descendra prendre sa place dans les profondeurs où l'amour, superficielle écume, n'a pas toujours accès. Alors je penserai à lui en me répétant que je me suis dessaisie de lui, que j'ai donné Vial à une jeune femme, d'un geste qui avait, ma foi, une belle allure de faste et de gaspillage. » (p236)



« L'aube vient, le vent tombe. De la pluie d'hier, dans l'ombre, un nouveau parfum est né, ou c'est moi qui vais encore une fois découvrir le monde et qui y applique des sens nouveaux ?... Ce n'est pas trop que de naître et de créer chaque jour. Elle est froide d'émotion la main couleur de bronze qui court, s'arrête, biffé, repart, froide d'une jeune émotion. L'avare amour ne voulait-il pas, une dernière fois, s'emplier le creux des paumes d'un petit trésor racorni ? Je ne cueillerai plus que par brassées. De grandes brassées de vent, d'atomes colorés, de vide généreux, que je déchargerai sur l'aire, avec orgueil. L'aube vient. [...] » (p242)

Tout cela fut écrit avec peine, sous le regard de Maurice Goudek, négociant en pierres précieuses, bibliophile, poète, libertin, de 15 ans plus jeune qu'elle, à qui Vial doit certains traits. Pour lui elle vendit Rozven, cadeau de Missy, et découvrit la Provence. Elle ne le quittera plus, car il saura l'aimer et l'entourer avec tendresse tout en respectant l'écrivain.

<sup>16</sup> Nous avons découvert dans un article précédent ([Pierre-Quint et Proust](#)) les délices et complexités du pliage, d'après Charles Mortet.

**Willy et Colette Willy. *Claudine à l'école*. Henri Jonquières et Cie, éditeurs, Paris, 1925. Collection 'Les beaux romans'. « Achevé d'imprimer le 20 mars 1925 sur les presses du maître imprimeur Coulouma, d'Argenteuil, H. Barthélemy étant directeur ». In-8 broché sous couverture rempliée, 150x203x26mm, 325 pages. Illustré in-texte de 30 vignettes de Chas-Laborde, coloriées par E. Charpentier. Le mien, l'un des 1100 sur Vélin pur fil teinté de Rives filigrané JONQUIERES et BFK RIVES (n° 327), après 12 sur Japon impérial, le premier contenant les dessins originaux, 30 sur Vélin du Marais, 60 sur Hollande Van Gelder, avant 25 sur Madagascar Lafuma, pour M. E. Champion.**

L'EO de 1900 est un in-18 de 345 pages édité chez Paul Ollendorf sous la seule signature de Willy (Henry Gauthier-Villars, 1859-1931, l'époux de Colette depuis 1893), qui aurait fait disparaître le manuscrit de son vrai auteur après leur séparation légale le 13 février 1907, avant de vendre, dès l'automne, à Valette et à Ollendorf, les droits sur les quatre romans de la série *Claudine*, qui échappèrent ainsi à Colette.

On appréciera donc le sel de cet avertissement en tête de la présente édition, 18 ans plus tard ...

« La collaboration de Willy et Colette Willy ayant pris fin, il devenait indispensable de rendre à chacun la part qui lui est due, et de remplacer la signature unique de ce volume par celles de Willy et Colette Willy. / Des raisons purement typographiques ont voulu que mon nom soit placé avant celui de Colette Willy, alors que toutes les raisons, littéraires et autres, eussent exigé que son nom prit la première place. / WILLY

... tout en notant l'absence des quatre *Claudine* de la collection *Les Colette des Clarac* (mais la présence de *La Retraite Sentimentale* qui clôt le cycle en 1907, après la séparation), suite à la remarque de Pierre Clarac :

« Ces romans, dont on ne peut nier la drôlerie, le tour preste et vif, étaient-ils vraiment de Colette? Sont-ils de son sang? C'est elle qui les a écrits; la cause est entendue. Pourtant c'est Willy, son mari, que nous retrouvons surtout en eux. »

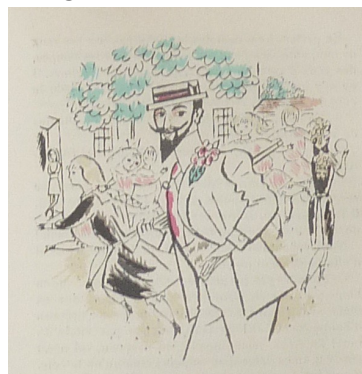
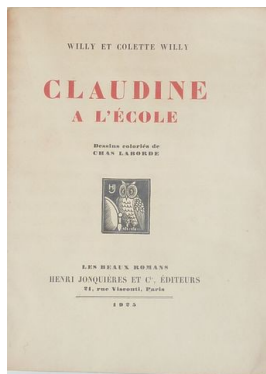


Et de fait, la genèse de ce tout premier livre remonterait vers 1895, quand Willy suggéra à sa jeune et fantaisiste épouse de « jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire » qu'elle racontait oralement avec verve et cocasserie. Rédigé « avec application et indifférence », le manuscrit dormit cinq ans dans une armoire. Willy le fit sortir avec une préface aguicheuse où il prétendait l'avoir reçu : « la pudeur de mon sexe m'a seulement contraint d'opérer quelques coupures et d'atténuer certains passages, d'une franchise campagnarde un peu brutale » : succès prodigieux, 40000 ventes en 2 mois. Les rôles respectifs de Colette (conteuse, rédactrice) et de Willy (instigateur, correcteur, 'assaisonneur') sont minutieusement évalués par Paul d'Hollander dans sa notice p1239 de La Pléiade T.I, à partir des témoignages tardifs des protagonistes et des contemporains et divers recoupements.

Transposition, recréation de souvenirs, laissons-nous entraîner par ce texte vif que Rachilde jugeait dès 1900 :

« *Claudine à l'école* n'est ni un roman, ni une thèse, ni un manuscrit, ni quoi que ce soit de convenu ou d'attendu, c'est une personne vivante et debout, *terrible*. »

et par les dessins colorés avec légèreté de Chas-Laborde, illustrateur chez Jonquières des quatre *Claudine*, en 1924-25, en veillant à leur unité graphique, après *l'Ingénue libertine* en 1922, de 60 ouvrages divers ailleurs :



Chas-Laborde (Charles Laborde, Buenos-Aires 1886 - Paris 1941), d'abord élève de Bouguereau, a débuté comme dessinateur dans des journaux comme *Le Rire* ou *L'Assiette au Beurre*. En 1921, Francis Carco dans *Les Humoristes*, le classait parmi les satiriques, comme Joseph Hémard, et en faisait l'éloge appuyé :

« Avec Chas-Laborde qu'il faudra bien un jour classer parmi les meilleurs dessinateurs de notre âge, la satire va si directement au but qu'elle vise, qu'une sorte de réprobation, de pudeur alarmée, de basse hypocrisie tendent encore de leur mieux à retarder la gloire naissante de cet impitoyable et cruel analyste. [...] »

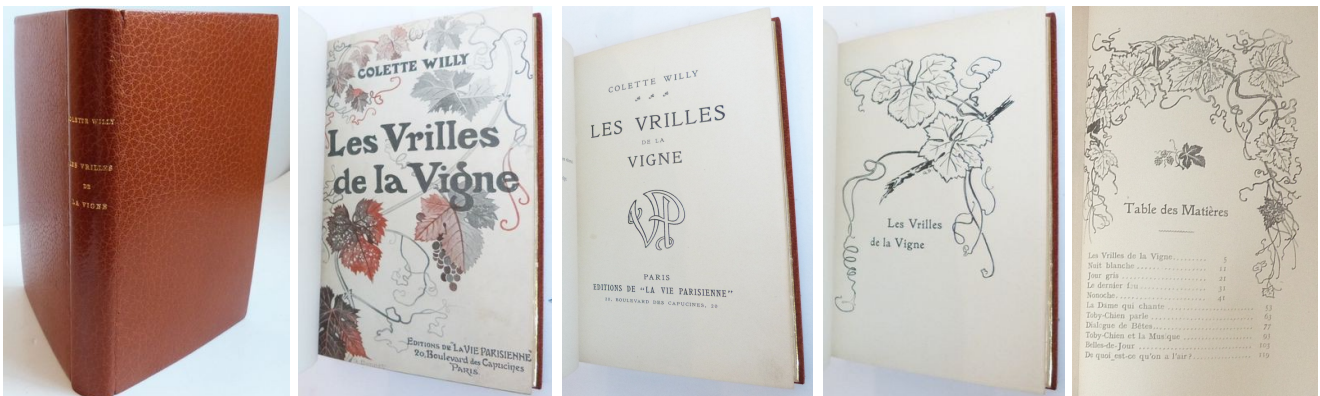
Son trait est ici sage et tendre (sauf envers les adultes), allusif, simplifié. Partageant certains souvenirs, il a bien lu le roman, et modernisé l'illustration, loin du côté scabreux qui pouvait délicieusement 'choquer le bourgeois' :

« Je lui dois les images, nombreuses, qui décorent les quatre *Claudine*. Il y fait preuve de sa charmante minutie, de son soin respectueux et ironique. Nulle part il n'a oublié que tel petit personnage a les cheveux courts, que telle fillette a des nattes blondes, qu'Annie est coiffée en catogan, que Marthe a l'air méchant. »<sup>17</sup> témoigne Colette.

17 Ce travail d'illustration est finement commenté dans un long article <http://www.chaslaborde.com/la-fille-de-montigny/> sur le beau site consacré à Chas-Laborde. Notons qu'il illustra aussi des livres de son contemporain et ami Carco (6), et de Mac Orlan (5).

Terminons par le plus ancien livre de ma collection Colette, le plus récemment entré dans ma bibliothèque, bel ouvrage en parfait état, provenant de la librairie Koegui.

**Colette Willy. *Les Vrilles de la Vigne*.** Éditions de la Vie Parisienne. Paris, s.d. (1908). Imprimé par Bellenand, Fontenay aux roses. In-12, 224pp, prix 3fr50. EO sur beau papier courant sans justification de tirage, il existe 20 rarissimes exemplaires numérotés sur Hollande [dont un chez Henri Clarac]. Premier plat de couverture en couleurs et compositions en noir de Georges Bonnet, représentant des assemblages de sarments et de feuilles, vrilles et grappes de vigne; chacun des 18 chapitres est précédé en belle page d'une composition différente (n° 1, 9 et 10 identiques), 13 se terminent par un cul-de-lampe de même inspiration; motif encadrant analogue au début de la table des matières et cul-de-lampe en fin. Le mien: élégante reliure janséniste signée A.BOURDET, plein maroquin fauve à gros grains, dos lisse, auteur et titre dorés, tranches dorées sur témoins, doublures et gardes de daim brun, tranchefiles cuir foncé, couverture et dos conservés. 125x190x25mm.



Colette écrit ces textes, parus d'abord dans la presse de mai 1905 à octobre 1908, *Le Mercure Musical* et *La Vie Parisienne*, et les publie en volume dans la période entre sa séparation d'avec Willy et leur divorce effectif. Elle mène alors, à la ville et sur scène, une liaison scandaleuse avec la lesbienne notoire 'Missy', la riche Sophie-Mathilde de Morny<sup>18</sup> (1863-1944), divorcée du marquis de Belbeuf. A l'époque, elles séjournent ensemble au Crotoy, voisines de Willy et de sa maîtresse Meg Villars<sup>19</sup>. Leur relation dure de 1905 à 1911, marquée notamment par l'achat (en juin 1910, comme le divorce) du manoir de Rosven à Saint-Coulomb, plage de la Touesse, entre Cancale et Saint-Malo, au nom de Colette, avec l'argent de Missy qui le lui laissera, tout meublé, quand elles se sépareront à l'arrivée d'Henry de Jouvenel.



Missy souvent déguisée

Au fil des éditions, EO (1908), 'Le Livre moderne illustré' n°6 Ferenczi (1923), Ferenczi ("définitive" 1934), Le Fleuron, la composition et l'ordre du recueil varient, la "définitive" contenant 20 textes, certains ajoutés en 1909 et 1933), contre 18 ici dans l'EO. Presque chacun porte une dédicace, qui disparaîtra au cours du temps.

*Les Vrilles de la Vigne*, *Nuit blanche* Pour M... , *Jour gris* Pour M... , *Le dernier Feu* Pour M... , *Nonoche* Pour Willy, *La Dame qui chante* Pour Paul Reboux, *Toby-Chien parle* Pour Miss Meg V... , *Dialogue de Bêtes* Pour Sacha Guitry, *Toby-Chien et la Musique* Pour Louis de Serres, *Belles-de-Jour* Pour Charles Saglio, *De quoi es-ce qu'on a l'air ?* Pour la comtesse de Caix, *La Guérison* Pour Henry Bataille, *Le Miroir*, *En marge d'une plage blanche I (en Baie de Somme)* Pour Ernest Leblanc, *En marge d'une plage blanche II* Pour Georges Richard, *Partie de Pêche* Pour Léon Hamel, *Music-Halls* Pour Serge Basset, *Printemps de la Riviera* Pour Renée Vivien.

Les 3 textes pour Missy sont des chants d'amour sensuel, *Nonoche* était la chatte de l'enfance à Saint-Sauveur exposée à l'appel du Matou Willy, *Toby-Chien* lance un avertissement à Meg Villars, Charles Saglio était directeur de *La Vie Parisienne* et son ami, dans *Le Miroir*, Colette se confronte à son «sosie» Claudine, Léon Hamel était son silencieux confident, et la poétesse saphique Renée Vivien l'hébergea dans sa villa Cessole.

Le conte initial nous montre le rossignol d'abord endormi sur un sarment, fait prisonnier par les vrilles qui ont poussé durant la nuit. S'étant délivré à grand peine, il décide de ne pas s'arrêter de chanter la nuit. Ainsi Colette:

« Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avait liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair et j'ai fui... Quand la torpeur d'une nouvelle nuit de miel a pesé sur mes paupières, j'ai craint les vrilles de la vigne et j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix !... »

Jacques Giber (mai 2020)

18 Dernière fille de la princesse Sophie Troubetzkoi et du duc de Morny, lui-même demi-frère de Napoléon III comme fils naturel de la reine Hortense et du comte Charles de Flahaut, lui-même présumé fils naturel de Talleyrand avec Adélaïde de Flahaut ...

19 Marguerite Maniez (1885-1960), danseuse, auteur (*Les imprudences de Peggy*, 1911, roman dans une traduction fictive de Willy, à la manière de Claudine, qui adresse quelques rosseries à Colette, voir l'annexe), traductrice, épouse de Willy de 1911 à 1920.

**Annexe** : Meg Villars et Willy dressent un portrait à charge de Colette/Vivette dans *Les imprudences de Peggy* :

« — Ce n'est pas si facile d'être aimé en ce monde, petite Peggy, j'en sais quelque chose !

Je ris, incrédule, en songeant à toutes ses photographies, ornées de tendres dédicaces. Il devine ma pensée :

— Mais non, je vous assure. Jamais une femme ne m'a rien donné d'elle-même sans exiger trois fois la valeur en échange. Toutes, tôt ou tard, m'ont tendu une main mendicante, toutes !

Ses yeux bleus, devenus lointains et gris, une rougeur soudaine aux pommettes, changent ce Parville séduisant et léger en un homme qui souffre, à remuer d'amers souvenirs.

Je ne devrais pas l'interroger... Tant pis, il faut que je sache !

— Même la dame, si jolie sous son cabriolet 1830 ?

— Oh ! si jolie, si jolie ! C'est un portrait retouché, et qui date de loin. Il y a eu bien vite du déchet. Voyez plutôt : la voici à trente-trois ans, en 1906, cette rosse de Vivette Wailly.

D'un tiroir, il a tiré une photographie qui semble une caricature de la première : le cou empâté, la figure en toupie, tempes larges, menton pointu, la bouche entr'ouverte avec une expression voulue d'ingénuité que démentent deux yeux calculateurs.

— Elle vous a rendu malheureux, celle-là ?

— Moi, non, mais son mari.

— Elle n'a pas l'air d'une femme mariée.

— C'est possible. Mais mon pauvre ami Taillandy l'avait épousée tout de même, cette petite campagnarde intelligente, rusée, crevant de misère et impossible à marier dans son pays, depuis qu'elle avait lâché la maison paternelle pour travailler, chez un professeur de musique d'Auxerre, la fugue... avec divertissement.

— Elle ne l'aimait pas votre ami ?

— Ni lui, ni aucun homme. Prodigieusement égoïste, elle lui tolérait des maîtresses par crainte des enfants qui auraient pu la déformer ; et elle en avait aussi.

— Des enfants ?

— Non, des maîtresses. Mais pas toujours fidèles, car plusieurs de ces prêtresses de Sapho embrassèrent la religion d'Eros (suis-je assez premier empire ?), grâce à l'incurable juponnier Taillandy<sup>20</sup> qui se faisait un devoir de les convertir à un culte plus normal. Vous me comprenez ?

— J'en ai peur. Dites, ça n'est pas très joli ce mic-mac là...

— Ai-je dit qu'il était joli ? Passons. Ça dura trois ans, six ans, douze ans, pendant lesquels Vivette, écervelée et gâcheuse, ruina son mari jusqu'au dernier sou. C'est à ce moment qu'elle acheva de se détraquer et s'acquina publiquement à une vieille morphinomane qui s'habillait en homme, la baronne de Louviers.

— Votre ami divorça, j'espère ?

— Pas tout de suite. Un reste de lâche affection le retenait encore....

— Comment ! Il ne la méprisait pas ?

— Si. Mais, comme il avait toujours méprisé Vivette, même au temps de sa plus folle passion pour elle, ça ne le changeait pas beaucoup. Et pourtant, il commençait à aimer ailleurs : une adorable fille qui s'était donnée toute à lui, une Anglaise....

— Tiens ?

— Oui, et qui vous ressemblait un peu, little girl. C'est dire qu'elle était charmante.

— Ne me faites pas rougir et racontez-moi la fin.

— La fin ? Elle n'est pas gaie. Quand Vivette comprit qu'elle était définitivement abandonnée pour une femme plus jeune, plus aimée qu'elle, son orgueil ulcéré lui inspira les plus ignobles vengeance : avec l'aide d'un ancien secrétaire de son ex-mari, un petit jean-foutre papelard qu'elle habitait avec les vieux complets d'homme de la baronne, elle vola les lettres et les meubles de Taillandy, elle l'accusa d'avoir empoisonné une de ses maîtresses, elle réussit (à propos d'une malheureuse affaire d'argent dans laquelle elle l'avait entraîné pour en profiter presque seule), elle réussit à le salir d'un procès scandaleux ... Enfin, triomphante, assouvie, elle se retira dans son château de Bretagne, don de l'antique baronne de Louviers qui passait avec Vivette des soirées béates à fumer de gros cigares et à se saouler de chartreuse.

— Et l'histoire se termine là ?

— Non, elle ne se termine pas là : elle tourne au drame.

— Ah ! Ah ! Je devine que le mari va revenir...

— On ne peut rien vous cacher, Peggy. Oui, le mari revint. Tout le monde le croyait résigné et lui-même le croyait peut-être, bercé par l'enfantine tendresse de son anglaise énamourée, quand, un vilain matin, il pénétra par la grande porte, d'un pas tranquille, dans le château où vivaient les deux amies, et, froidement, il leur logea, à chacune, deux balles dans la tête.

— Oh ! Il fut pendu ?

— Pas même guillotiné. Il lui restait dans son revolver de quoi terminer ce mélodrame. La seule précaution qu'il prit, ce fut, avant de s'appliquer le canon sur la tempe, de s'écarter assez pour que son corps ne tombât pas sur les cadavres du couple exécré. Il avait toujours conservé un vieux fond de romantisme.

Tout émue de cet affreux récit, j'essaie de plaisanter.

— Voyons, vous ne croyez pourtant pas toutes les femmes pareilles à cette Vivette ?

— Non, évidemment, mais la meilleure ne vaut pas grand-chose.

Décontenancée, je ne trouve rien à répondre. Un vilain silence. Les yeux encore durs, il se lève et dit d'une voix absente :

« Je vais vous faire du thé ». Et la portière retombe sur lui, silencieuse. Comme il a souffert, lui aussi ! »

20 Dans *La Vagabonde* (Colette Willy, Ollendorf, 1910), Renée Nérée est divorcée de l'odieux Adolphe Taillandy, caricature vacharde de Willy, qui réplique l'année suivante par *Les imprudences de Peggy* et *Lélie, fumeuse d'opium*, écrit avec l'aide de P.-J. Toulet.